

Bande dessinée

# Un trolleybus nommé désir

Il arpentait les rues lausannoises au volant de son véhicule imaginaire avant de disparaître du paysage urbain. Une scénariste et un dessinateur français évoquent la vie de Martial, dit l'homme-bus, dans «Voie de garage»

Antoine Duplan

**A**u début des années 1980, les transports publics lausannois comptaient une ligne fictive dont la desserte était assurée par Martial Richoz (1962-2024). Fasciné depuis sa plus tendre enfance par les transports publics, le jeune rêveur construisait des trolleybus à partir de matériaux de récupération qu'il montait sur des caddies ou des escabeaux munis de roulettes. Coiffé de la casquette officielle des TL, il poussait dans les rues ces cabriolets oranges selon des circuits immuables.

En 1983, Michel Etter consacre à l'énergumène un court métrage documentaire, *Martial dit l'homme-bus*, qui dévoile un imaginaire dûment structuré. Les véhicules de Martial comportent des perches d'alimentation, un vrai volant des TL, un distributeur de billets. Le chauffeur produit avec la bouche le chuintement des portes pneumatiques en respectant le volume sonore, forcément plus faible à l'arrière... Fasciné par les caténaires striant le ciel, il philosophe: «Qu'est-ce que c'est que les lois, l'argent? N'est-ce pas une sorte de ligne aérienne qu'on doit suivre?» Il est affable, jovial. Lucide aussi: «Ce que la société appelle ma «folie», c'est une souffrance terrible.»

## Des rêves arrachés

Le film d'Etter amène la célébrité à Martial et fait son malheur. Les tenants du propre en ordre se réveillent. La folie douce de l'homme-bus dérange. Il se dit qu'il aurait fait le coup de poing avec des jeunes qui le bousculaient, qu'il aurait giflé deux femmes. Les 300 caddies qui s'amassent dans le hall d'entrée énervent les colocataires, les réunions générales qu'il tient dans le jardin désert avec des collègues inexistantes les inquiètent. Martial est interné à l'hôpital psychiatrique de Cery. La TSR lui consacre un *Temps présent*. Les enquêteurs se heurtent à des murailles de «secret de fonction» et «secret professionnel». Finalement relaxé, Martial conclut: «On m'a arraché mes rêves.» Il disparaît du paysage lausannois. La Collection de l'Art Brut acquiert deux de ses trolleybus et quelques dessins de lignes aériennes.

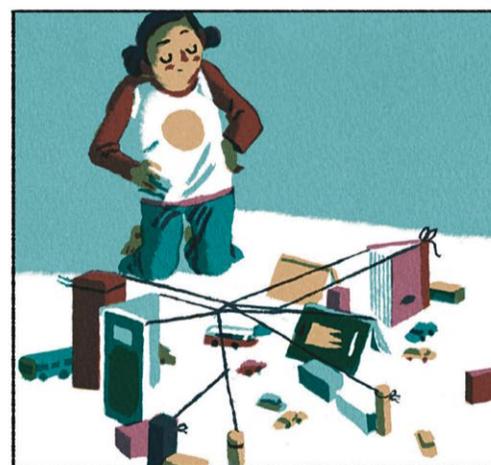
Le rêveur lausannois continue de hanter l'inconscient collectif, au-delà des frontières vaudoises. Autrice française spécialisée dans la littérature d'enfance et de jeunesse, Sophie Adriansen a rencontré Martial près de chez elle, en Bretagne, dans un seul en scène de Marie Baxerres. Très touchée par ce spectacle, convaincue que l'histoire locale a une portée symbolique universelle, elle se documente pour raconter l'histoire du garçon et de ses «chariots traficotés» dans *Voie de garage*.

## «Complètement toqué»

Se dégageant des faits historiques, elle change le visage des personnages et leur donne un nouveau nom. Martial est rebaptisé Paulin et Michel Thévoz de la Collection de l'Art Brut Roland Martins. Alors que son modèle était de taille normale, Paulin se transforme en colosse, une sorte d'«éléphant dans un magasin de porcelaine, jeté dans un monde trop petit pour lui qu'il bouscule forcément». Et sa grand-mère toute fluette devient une puissante matrone. Cette latitude permet d'inventer «une relation entre les deux, d'imaginer un plat favori, un environnement, des jouets». Mais les mots que prononce Paulin sont ceux de Martial qu'on entend dans les documents audiovisuels qui lui sont consacrés.

La scénariste a rajouté une bande-son à l'histoire de Martial-Paulin, *Qui c'est celui-là?* (1973), cette chanson de Pierre Vassiliu évoquant le regard que les honnêtes gens posent sur ceux qui sortent de la norme: «Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il a, qui c'est celui-là? Complètement toqué, ce mec-là, complètement gaga/Il a une drôle de tête ce type-là/ Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il a?/Et puis sa bagnole les gars/Elle est drôlement bizarre les gars...» Pour Sophie Adriansen, il y a «une complémentarité ou une filiation entre la chanson et l'histoire de Martial».

L'album s'ouvre sur un réseau de fils aériens dessinant dans le ciel quelques carrefours existentiels. «Une image presque abstraite permet de rentrer assez doucement dans le récit. Ces fils qui traversent la page, c'est comme un pré-générique qui évite de



Enfant, Paulin rêvait déjà de trolleybus et de fil. (Dargaud)

rentrer trop brutalement dans l'eau froide», explique Arnaud Nebbache (*Brancusi contre Etats-Unis*). Perpétuant une pratique du pochoir et de la sérigraphie, le dessinateur a travaillé entièrement en numérique, superposant trois ou quatre couleurs dont il retranche certains aplats. Il en résulte des illustrations veloutées dans des teintes sensuelles d'automne ou d'aquarium.

## Une ville en pente

Arnaud Nebbache n'est pas venu en repérage à Lausanne. Voulant éviter la carte postale, préférant le symbolisme au réalisme, il ne représente ni la cathédrale ni la tour Bel-Air. A partir de quelques images dénichées sur internet, il bâtit une ville semi-imaginaire qui doit plus à la géométrie du rêve qu'au cadastre. Il représente des immeubles ou un kiosque aptes à exprimer l'âme lausannoise. Il apprécie la déclivité des lieux: «Cette ville en pente permet de composer des cases souvent verticales.» Dans lesquelles les montagnes environnantes peuvent se rapprocher, enserrant l'espace urbain comme la muraille d'une prison.

A l'école, un instituteur rappelle à Paulin que «La poésie, ça ne mène nulle part...» Ce verdict terrible condamne les rêveurs comme Martial et autres bricoleurs de rêve. Pour Sophie Adriansen, «leur poésie mène peut-être à une voie de garage. Mais ceux qui ont vu passer Martial ont eu la possibilité de s'émerveiller. Je crois au pouvoir de l'éphémère, des installations, du spectacle vivant»... ■



**Genre** Roman graphique  
**Autrice** Sophie Adriansen  
**Illustration** Arnaud Nebbache  
**Titre** Voie de garage  
**Editions** Dargaud  
**Pages** 118